

Un point de vue sur des drop out chauds A point of view on drop out

Michel Pichette

Volume 9, numéro 2, novembre 1984

Regards sur les jeunes adultes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030249ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030249ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Pichette, M. (1984). Un point de vue sur des drop out chauds. *Santé mentale au Québec*, 9(2), 150–153. <https://doi.org/10.7202/030249ar>

Résumé de l'article

Cet article traite des difficiles avenues auxquelles sont confrontés les jeunes (18-25 ans) dans leur recherche d'identité individuelle et collective, et dans leur recherche d'affirmer de nouvelles façons de penser et de vivre dans la conjoncture actuelle où ils sont privés de pouvoir.

Un point de vue sur des drop out chauds

Michel Pichette*

Cet article traite des difficiles avenues auxquelles sont confrontés les jeunes (18-25 ans) dans leur recherche d'identité individuelle et collective, et dans leur recherche d'affirmer de nouvelles façons de penser et de vivre dans la conjoncture actuelle où ils sont privés de pouvoir.

1960... J'avais alors 17 ans. J'appartenais à la jeunesse de la Révolution tranquille. Je faisais partie de la «néothénie», telle que définie par le sociologue Marcel Rioux : une espèce de «nouvelle classe sociale» surgie un peu bizarrement de l'Histoire à la faveur de l'après-duplessisme et de l'après-Deuxième Guerre mondiale. La jeunesse avait alors du pouvoir. Dans la famille, à l'école, dans les institutions sociales, elle s'alliait avec les plus âgés pour revendiquer de nouveaux rapports d'autorité : dorénavant on préconisait le *dialogue* et la *participation*, dans une conjoncture où il fallait par tous les moyens libérer la parole et commencer à penser autrement. Au plan politique, elle était au centre de la grande réforme scolaire (Bill 60) et comptait parmi les interlocuteurs que l'État convoitait aux tables de négociations. La jeunesse de la Révolution tranquille était enrôlée dans une société qui se donnait alors des projets, elle se vivait très clairement comme «la relève» — ce qu'elle fut. Cette génération constitue aujourd'hui la classe technocratique qui règne au travers l'État et son administration dont elle a mis quelque vingt ans à tisser l'emprise.

Tout cela ne s'est évidemment pas passé sans heurts. Mais la jeunesse, alors forte de ses diverses organisations (J.O.C., J.E.C., Associations étudiantes, journaux, etc.), avait ses représentants, ses idéologues, ses organisateurs. Elle avait en main des outils de pouvoir et ne craignait pas, au plan économique, de voir surgir le spectre du chômage. La société était en pleine période d'expansion. Le fait d'être «jeune et instruit» garantissait un débouché

sur le marché du travail qu'il fallait pourvoir de nouvelles compétences. On avait besoin de la jeunesse pour développer la société.

Il en va tout autrement aujourd'hui pour les jeunes de 18 à 25 ans. La «néothénie» n'existe plus. Elle s'est peu à peu dissoute au profit d'un pouvoir mythique récupéré par l'univers symbolique de la consommation et de la marchandise. Nous vivons, en 1984, avec l'impression que la *jeunesse* ne correspond ni à une catégorie sociale d'individus ni à une période d'âge spécifique. En fait, nous lui accordons maintenant des attributs éternels — on ne vieillit plus, on s'efforce de rester jeunes. Cela a pour conséquence que les jeunes — les vrais — poussent maintenant à l'ombre des aînés dans l'impossibilité de ressentir ce que j'appelle encore, dans mes vieux mots, la *conscience* d'une identité collective. Ils-elles évoluent parmi nous sans pouvoir dire ni découvrir leurs propres paroles et projets. Le «nous» ne leur est pas possible. Les jeunes d'aujourd'hui vivent sous la gouverne de maîtres absolus qui, permanents dans tous les postes de gestion et d'emplois, définissent ce dont il faut parler et comment en parler, et décident ce dont il est interdit de parler et comment il l'est d'en parler. La jeunesse de 1984 n'a aucune emprise sur les organes d'information et de communication à l'intérieur desquels les quarante ans et plus imposent, avec une sophistication jamais vue auparavant, les modalités et les catégories dans lesquels il faut penser la vie individuelle et sociale. Les jeunes d'aujourd'hui, en plus de ne pas exister dans notre propre conscience sociale, font face à un mur de conservatisme que les aînés au pouvoir maintiennent en recourant à des formes de plus en plus centralisées de gestion de l'économie et d'idéologie.

* L'auteur travaille aux Services à la collectivité à l'Université du Québec à Montréal.

Les maîtres absolus, c'est nous : les éducateurs, les médecins, les psychologues, les travailleurs sociaux, les gestionnaires, les agents d'information, les décideurs politiques... Nous constituons une classe de thérapeutes au pouvoir. Nous nous sommes hissés aux postes que nous occupons maintenant à la faveur de la Révolution tranquille ; cette conjoncture engendre des types de tâches et des conceptions de plus en plus parcellisées des comportements humains et de la vie en général. Plutôt que de coexister avec la jeunesse, nous avons conçu des spécialisations sur les problèmes des jeunes, tout comme nous avons fait, il n'y a pas si longtemps, avec les personnes âgées. Plutôt que de prévoir des moyens d'intégrer la personne vieillissante dans notre société industrialisée et urbanisée, nous avons préféré choisir une vie sociale centrée sur celles qui produisaient, parquant les vieux dans des abris pour ne plus les voir dans nos déplacements quotidiens.

Ainsi, un jeune de vingt ans n'existe plus que par l'un ou l'autre des multiples statuts singuliers que nous avons inventés pour le définir : il est un «drop out», un sur-sous-doué, un drogué, un handicapé, un mal-aimé, un déficient, un suicidaire, etc. Socialement il n'existe pas comme membre d'un groupe particulier possédant ou pouvant posséder ses propres connaissances, ses propres expériences, sa propre synthèse de la vie actuelle. Individuellement il n'existe pas non plus, parce que nous n'avons fait que développer des rapports professionnalisés avec lui. Il est objet d'observation et d'intervention. Enfin, il n'existe pas parce que nous n'avons aucun projet social, de même qu'aucun scénario de «sortie de crise», dans lequel il pourrait fournir une *productivité* sociale différente du productivisme économique dont nous sommes captifs.

Il en résulte qu'on a dépossédé la jeunesse de la possibilité de se connaître et de se re-connaître comme partie spécifique de la communauté sociale. Au fond, la jeunesse nous embête, non pas à cause de ses revendications (elle ne parvient même pas à prendre la parole !), mais parce qu'elle est de trop. Les jeunes sont devenus des sous-prolétaires, de «nouveaux pauvres» qu'on essaie de garder dans la dépendance de ceux qui ne comptent pas parce qu'on se dit qu'ils n'ont rien à faire.

Nous avons assassiné la jeunesse. Et les jeunes qui parviennent à trouver l'énergie pour crier leur

misère ne nous inquiètent même pas tellement nos horizons, bloqués, nous empêchent de les entendre, tellement nos médecines, de toutes sortes, nous laissent croire qu'ils guériront ! Les actes de revendication du Rassemblement autonome des jeunes (R.A.J.) et le jeûne de trois d'entre eux, en mai-juin dernier, ne retiennent pas plus notre attention qu'une quelconque grève (!) menée par les employés d'une petite firme méconnue. Cela n'est pas étonnant : la jeunesse n'existe pas, socialement parlant, et, de plus, nous ne sommes pas capables d'invention.

Alors, comment s'étonner que les plus grincheux parmi les aînés reprochent aux jeunes d'être narcissiques et exclusivement branchés sur le présent immédiat ? Serait-ce qu'au fond nous leur reprochons de ne pas adhérer à nos propres machinations ? Serait-ce que nous sommes incapables de leur apprendre à apprendre l'autonomie ? Et faut-il s'étonner de ce que leur cris épars ne les conduisent pas à la révolte, alors que nous nous ennuyons nous-mêmes à occuper les mêmes tâches jusqu'à l'aboutissement d'une retraite paisible, après leur avoir légué un spectre de catastrophes écologiques et nucléaires ? Sauve qui peut ! prononçons-nous intérieurement en voyant ce monde menaçant que nous avons bâti, et tant pis pour les autres !

La jeunesse n'existe plus pour la société. Elle nous apparaît la dépendance et l'insouciance infantile qu'on dit propres aux «pauvres». Et, quand elle crie pour nous atteindre, elle n'a plus d'autre alternative que d'être anarchique ou de s'exprimer dans la douleur. Les jeunes sont comme des aveugles marchant à tâtons dans l'espoir d'être vus par l'un d'entre nous.

Cette situation peut durer encore longtemps tellement nous n'avons pas besoin d'eux. Et ceux-là (les 18-25 ans) seront eux-mêmes déjà âgés lorsque la vieillesse nous contraindra à leur céder nos places...

Voilà les premières réflexions qui me viennent à l'esprit après avoir côtoyé de nombreux jeunes de 18 à 25 ans au cours des deux dernières années. Ce qui m'a le plus frappé chez eux, c'est, essentiellement, un grand effort pour articuler les mots qui conviennent au cheminement vers l'affirmation laborieuse d'une existence autonome et différente ; bref, cet extraordinaire besoin de prendre la parole malgré la difficulté à sortir de la dépendance. J'ai

été témoin d'une volonté de se dire à la recherche – mais oui! – de ses propres mots pour se dire. Une volonté de drop out chauds.

«*Drop out chauds*». C'est le titre qu'ils ont unanimement décidé de donner à la série d'émissions de télévision à laquelle ils ont travaillé bénévolement au cours de l'hiver 1984 (TVEQ Canal 24 sur le câble). Je m'étonne encore aujourd'hui de la pertinence et de la justesse descriptive d'une telle expression. Ces gars et ces filles voulaient ainsi signifier qu'ils se sentent, non pas d'abord en révolte (c'est là une expression que je n'ai presque pas entendue sur leurs lèvres), mais, fondamentalement, comme des êtres rejetés, mis au rancart de la société par la société elle-même. Ils se voient écartés et cela est ressenti tout autant par le jeune assisté social, chômeur, étudiant, artiste et ouvrier. Ils éprouvent le sentiment profond d'avoir grandi sans que personne ne se soit soucié de les intégrer dans le corps social. Ils ont poussé à l'ombre des normes, des contraintes, des règlements, et de la spécialisation, en pièces détachées. Ils sont aujourd'hui incapables de répondre à la question qu'ils se posent et que nous ne nous posons pas, la question que formule G. Bateson: «Quelle est la structure qui relie le crabe au homard et l'orchidée à la primevère? Et qu'est-ce qui les relie, eux quatre, à moi? Et moi, à vous? Et nous six à l'amibe, d'un côté, et au schizophrène qu'on interne, de l'autre?» (Bateson, 1984, 16).

Qu'ils soient issus de milieux riches ou de milieux pauvres, qu'ils soient en chômage ou aux études, les jeunes se sentent hors de l'école, du milieu de travail, de la vie sociale et politique. Ils avouent avec cynisme qu'ils n'ont d'autres choix que de prendre leur vie quotidiennement en s'amusant le plus possible, quand ça leur est possible. Ils sont pragmatiques et incapables de se projeter dans le futur. Le politique et la politique ne riment à rien pour eux; ce n'est pas qu'ils sont apolitiques, c'est qu'ils vivent à l'ombre de toute forme de pouvoir. Ils n'ont aucun pouvoir.

Ils éprouvent un sentiment de robotisation. Ceux et celles qui ont eu le plaisir d'assister aux «Festival-Création-Jeunesse» des deux dernières années se souviendront de l'importance de ce thème dans les

pièces de théâtre, les chansons, les musiques et les vidéos présentées. Une sensation d'innervation et d'écartèlement semble les posséder comme s'ils ne ressentiaient pas leurs racines premières. Comme s'ils étaient les enfants de personne. Comme s'ils n'avaient ni connu les lieux ni reçu les apprentissages nécessaires à l'intégration des expériences et des connaissances éparses qu'ils ont glanées sur leurs chemins. Ils se perçoivent à l'état de puzzle, éclatés et en mouvement comme les fragments colorés d'un kaléidoscope, riches, mais sans outils pour faire le point, pour se reconnaître, pour se rassembler et endiguer leurs générosités.

Ils ont constamment refusé de parler d'eux en termes de *pathologie* et de cas-problème. Ce langage ne les intéresse ni ne les atteint. Ils ont tout autant refusé de parler d'eux en termes de déprime qu'en termes d'espoir. Ils ont plutôt spontanément choisi de parler de ce qu'ils font, de comment ils le font; de ce qu'ils savent ou voudraient savoir. Ils ont omis de faire appel aux spécialistes comme font automatiquement leurs aînés lorsqu'ils veulent traiter une question. Ils ont choisi d'écouter et de rassembler la diversité de leurs questions et de leurs réponses provisoires. Et ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas de problèmes ou parce qu'ils sont incapables de les voir objectivement! Mais ils ressentent profondément le besoin de parler les uns aux autres pour se connecter ensemble. Ils ressentent le besoin de ménager l'expérience acquise dans leurs combats pour survivre aux frontières des organisations et de la société. Ce refus de parler d'eux en termes de problème, c'est le refus d'utiliser les catégories et le langage des analyseurs sociaux qui ont contribué à leur désarticulation. C'est une forme nouvelle et subtile de rejet de l'autorité et du centralisme que nous lui avons donné.

Ces gars et ces filles ne rejettent ni la science ni l'apprentissage. Bien au contraire! Ils sont plus curieux que je ne pouvais imaginer et ils se passionnent pour la connaissance. Mais leur approche en ce domaine me semble obéir à des stratégies bien différentes de celles que nous avons connues. Chez eux la rationalité chevauche tout à côté de la connaissance intuitive; et l'affectivité a autant d'importance cognitive que la logique la plus pure. Ils ne dressent pas de barrières étanches entre la subjectivité et l'objectivité. L'esthétique et la créativité font partie de leurs approches de la réalité. Le livre

n'a pas plus d'importance (sinon moins) que l'oral, que l'image. Entendre, écouter l'Autre, est chez eux une faculté développée (mais, qu'est-ce qu'ils entendent?). Bien sûr, ils ne sont pas aussi forts en thème que nous souhaiterions qu'ils soient et ils ont de la difficulté à maîtriser l'écriture... Mais ils ont en tête des images, des sons, des mouvements, des représentations de l'espace, des notions du temps, des associations que le seul langage écrit que nous leur apprenons condamne à l'innommable et à l'interdit.

Ce sont des drop out chauds. Ils et elles sont chauds de passions contenues, retenues au fond de leurs gorges parce qu'ils sont persuadés, après expériences, qu'ils n'ont pas d'interlocuteurs avec qui communiquer-échanger. Si jamais ils sont narcissiques, ce n'est pas comme leurs aînés, et ce n'est pas tant par choix que parce que tout concourt à les retourner à eux-mêmes et à les forcer à vivre une solitude aiguë. Ils sont profondément solitaires malgré leur désir de relations, de communication et, fait nouveau, de mutualité plutôt que de «solidarité collectivo-égalitaire». Ils sont seuls et vivent seuls les uns par rapport aux autres. Mais cette solitude semble avoir développé chez eux un sens de la communication/échange que je ne rencontre pas encore chez ceux de ma génération. J'ai été, par exemple, tout à fait sidéré de constater comment ils avaient une capacité et une tendance presque démesurée à écouter l'autre et combien ils sont spontanément parvenus à transgresser l'usage traditionnel du médium télévision pour en faire un outil de communication intimiste et décentralisateur.

Voilà mon point de vue, exprimé d'une manière bien impressionniste. Il ne m'a pas été facile d'écrire

ce petit texte. Je ne savais trop si je devais parler de nous et sur nous, tellement mes rencontres avec les jeunes m'ont interpellé dans ce que j'avais, moi, de différent par rapport à eux. Je ne savais trop si je pouvais me mettre à parler d'eux, tellement ils me sont encore étrangers.

Ils ont parlé de l'école en souhaitant qu'elle cesse de se prendre pour le centre exclusif de l'environnement socio-éducatif. De l'apprentissage en souhaitant apprendre comment conjuguer les facultés de l'hémisphère gauche et de l'hémisphère droit du cerveau. De la drogue en disant vouloir apprendre ce qu'elle est pour ce qu'elle est et non à travers les déformations de nos interdits. De la sexualité dont ils désirent découvrir le continent de l'affection plutôt que la stricte mécanique. De la crise générale de la société et non pas seulement d'une crise économique. Du travail qu'on doit rendre plus créatif et du marché de l'emploi à transformer. De créativité, enfin, comme d'un univers de découverte et d'exploration, hors des balises restrictives de l'industrie culturelle. Ils ont dit bien d'autres choses encore que, peut-être, mon point de vue n'a pas entendues ou retenues.

RÉFÉRENCE

BATESON, G., 1984, *La nature de la pensée*, Seuil, Paris.

SUMMARY

This article tells of the difficult paths which confront the young (18-25 years) in their search for an individual and collective identity, and in their search to assert ways of thinking and living «differently», at the present juncture where they are deprived of power.